



ESPACES VIVANTS

RECHERCHE-PROJET
COMPTE RENDU DE RÉSIDENCE

DU 2 AU 6 MAI 2022
COLLÈGE CONDORCET - NÎMES

N.U

[NOS URGENCES] COLLECTIF





SOMMAIRE

PAGE 4
POSTULAT

PAGE 6
3ÈME RÉSIDENCE

PAGE 10
PARTAGE D'EXPÉRIENCES

PAGE 32
GRANDS TÉMOINS

PAGE 44
À VENIR

PAGE 48
À PROPOS

PAGE 50
INFOS & CONTACTS



CE PROJET EST SOUTENU PAR : La Drac Occitanie – Ministère de la Culture, La Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, Le Conseil Départemental du Gard, Le Théâtre du Périscope à Nîmes, La Cité des Arts – Conservatoire à Rayonnement Régional de Montpellier 3M, La Bulle Bleue – E.S.A.T artistique, Les Ateliers Kennedy E.S.A.T – ADPEP34, La Fenêtre Centre d'art à Montpellier, Tentative – Lieu de Vie à St Hippolyte du Fort et l'Association Hubert Pascal à Nîmes, et bénéficie du mécénat de GRAPHILUX magasin beaux-arts, arts graphiques et de Tomoe Imprimerie – Montpellier



Photographies : © Corinne Nguyen, © Axelle Carruzzo

DE NOS EXPÉRIENCES SINGULIÈRES, FAIRE ASSOCIATION

La Recherche-Projet « Espaces Vivants » se développe comme une ZONE DE CRÉATION CONTINUE, partagée entre des personnes dites autistes et des artistes, dont le point de départ a pour objet le désir de proposer des tentatives créatrices, des rencontres uniques et éphémères et de laisser une place forte à l'expérimentation afin de garantir la plus grande liberté possible aux participant.e.s, sans chercher à lisser leur singularité. Au lieu de vouloir « définir » l'individu, accepter l'inconnu.

Il s'agit d'y rechercher des zones où des forces antagonistes se rencontrent et d'en saisir leurs dialectiques, de prendre le risque de plonger dans l'inconnu des troubles autistiques de chacun et de les déployer jusqu'à leurs extrémités pour engendrer du nouveau en s'appuyant sur une attention sensible donnée à nos différences.

Notre volonté est de faire « communauté » via le prisme des spécificités de chacun.e, pour créer collectivement un ouvrage mouvant et constant autour d'expériences artistiques collaboratives entre « Aartistes » : autistes et équipe artistique (venant tant de la danse, des arts plastiques, du théâtre, de la musique que des arts numériques). Quatre à cinq résidences par an sont organisées au sein des organismes partenaires.

Nous croyons en un art qui se construit ensemble, qui ne nécessite ni esthétique spécifique, ni virtuosité hors normes, mais la présence à l'autre et son acceptation. C'est en cela que l'art est politique et populaire. Et c'est en cela que nous déployons cette recherche-projet.

« Une autre chose que je n'ai jamais dite au psychiatre, c'était mon désir de construire un appareil qui me procurerait du bien-être par le contact. Même moi, je sentais que ce genre d'idée serait inscrit dans la colonne «bizarre» sur mon tableau.

Mais si, au lieu de me noyer dans un raz de marée de stimuli incontrôlés quand ma tante obèse me faisait un câlin, j'avais eu un appareil à bien-être, peut être que le discours ridicule et répétitif sur le sexe qui m'avait attiré tant d'ennuis ne serait jamais apparu.

L'avantage d'un appareil à bien-être serait que je contrôlerais la quantité de stimuli. Je pourrai contenter mon désir intense de bien-être suscité par le contact sans inonder mes sens avec ce déferlement de sensations que mon système nerveux ne pouvait tolérer. »

– Temple Grandin

« Ma vie d'autiste »

RÉSIDENCE DU 2 AU 6 MAI 2022

TROISIÈME ZONE DE CRÉATION CONTINUE ET PERMANENTE AU COLLÈGE CONDORCET, SALLE DE DANSE - NÎMES

Nous remercions Emmanuel Martinetti du DEJCS - Service Culture - Maison Départementale de Nîmes pour son soutien et son aide et grâce à qui cette résidence a pu être menée au collège Condorcet.

STRUCTURES IMPLIQUÉES

- Tentative, Lieu de vie et d'accueil médico-social à St Hippolyte du Fort - Gard, pour personnes autistes, accueille actuellement 8 personnes souffrant d'autisme profond.
- L'association Hubert-Pascal et la Maison Kétanou, structures d'accueil de jour à Nîmes - Gard, Service des actions d'accueil et d'intégration sociale des adultes déficients intellectuels.

ÉQUIPE «AURISTIQUE»

- Léa, Romain, Thomas, (Vincent, David, en alternance), accompagnés par Nora Natchkova - Référente sur la semaine pour Tentative et 1 accompagnant en alternance/Jour,
- Leri en service civique au DEJCS - Service Culture - Maison Départementale de Nîmes,
- Axel et Noé, accompagnés par Hortense, Yanis, et Tom de La Maison Kétanou - Association Hubert-Pascal,
- David, Amine et Anthony, accompagnés par Mickaël, Manon, Olivier, et Samira de l'Association Hubert-Pascal,
- Axelle Carruzzo (Metteuse en Scène), Bertrand Wolff (Compositeur et Musicien), Damien Ravnich (Musicien et Batteur), Julia Leredde (Danseuse), Fabrice Ramalingom (Chorégraphe), Yasmine Blum (Performeuse et Plasticienne), Damien Alibert (Comédien), - Sébastien Lenthéric (Comédien et Metteur en scène - N.U collectif), Clémence Galtier (Etudiante Licence 3 - Université Paul-Valéry Montpellier III), Lilian PAPIER, Joyce Laboureau, Emma Florquin (Étudiants Éducateurs spécialisés à L'IFME de Nîmes - en stage à l'association Hubert Pascal Equipe ASQ).

« GRANDS TÉMOINS »

- Vincent Dorp alias Ernst Betrug (Auteur),
- Cécile Martin-Beyler (Psychologue Clinicienne),
- Catherine Vasseur (Comédienne et Metteuse en scène - Cie 1057 Roses),
- Jérôme Hoffmann (Musicien compositeur - Cie Braquage Sonore),
- Aurore Gaglione (Attachée à l'information et à la médiation auprès des publics spécifiques - Théâtre Le Périscope - Nîmes),
- Thierry Bazzana (Directeur à Tentative - St Hippolyte du Fort) et Nora Natchkova (en stage long à Tentative pour diplôme d'art-thérapeute),
- Corinne Nguyen (Photographe),
- Damien Oliveres (Réalisateur).

Leurs regards extérieurs sur la résidence nous permettent d'affiner nos réflexions et d'être réactif d'un jour sur l'autre pour réadapter/interroger le dispositif ; également de nourrir textuellement ces «Espaces Vivants».

DÉROULEMENT

9H à 10H30 : MISE EN PLACE DES DISPOSITIFS PAR L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Réaménagements et / ou modifications de la scénographie, des différents postes de recherche suivant l'évaluation collégiale du jour précédent.

10h30 : ACCUEIL DES PARTICIPANTS ET DES GRANDS TÉMOINS

11H00 : 1ÈRE EXPÉRIMENTATION COLLECTIVE DES DISPOSITIFS

Les accompagnants et l'équipe technique du lieu d'accueil participent également.

12h00 : REPAS COMMUN

13h30 : SÉANCE D'ÉCOUTE PARTAGÉE ET ENCHAÎNEMENT SUR EXPÉRIMENTATIONS COLLECTIVES

Un premier temps dédié à la traversée sonore et visuelle des traces enregistrées en matinée lors de la 1ère exploration, ce moment «de digestion nécessaire» (au propre comme au figuré) permet à chacun.e de se détendre, de se (re)connaître et de reprendre progressivement le fil des explorations qui s'enchaînent.

15h30 à 16h00 : ÉCHANGE COLLÉGIAL

Échanges et réflexions entre les « Grands Témoins », les participants, les accompagnants et l'équipe artistique sur le déroulement de la journée, les pratiques partagées et les dispositifs mis en œuvre.

16h00 : DÉPART DES PARTICIPANTS

16h15 -17h30 : MISE EN COMMUN DES DONNÉES DU JOUR

Analyses de la journée et création des «Archives vivantes» fondées sur les multiples points de vue (notes, écrits, images fixes ou vidéos, sons...) et échanges sur les pistes envisagées le lendemain.

> Les horaires journaliers ont été modulés suivant la chaleur, très intense dans la salle de danse et les contraintes inattendues des équipes participantes.

> Cette 3ème résidence renforce nos précédentes sensations quant à la nécessité de privilégier la venue des mêmes accompagnants sur une session entière (bien évidemment dans la mesure des possibilités des structures impliquées) ; de sorte qu'ils puissent avoir le temps de s'adapter au « pas de côté » que proposent ces dispositifs ; d'autre part, de découvrir en quoi ce projet permet aux participants, dès lors que l'on sort d'un contexte social habituel, de prendre place de manière autonome dans cette « tribu » artistique, nous permettant ensemble d'activer de nouvelles possibilités de « passerelles ».





LERI | Participant.e

Du 2 au 6 Mai

Au tout début, avant même de rencontrer toutes les personnes allant participer à la résidence, ce que j'ai le plus appréhendé ce n'est pas du tout le fait de créer sans but ou finalité particulière au niveau artistique. Après tout, c'est un peu la construction de la vie : on peut avoir des objectifs, se diriger vers un univers qui nous plaît, mais on ne saura jamais vraiment où on va, ce qu'il va se passer ni ce qu'on va vraiment y faire. Nous n'avons aucune garantie de quoi que ce soit, et le plus étonnant, c'est qu'on y va quand même.

Non, ce que j'ai le plus appréhendé ce n'était pas ça, mais plutôt la façon dont j'allais/nous allions être perçus.es et traité.es. Car les gens ont souvent des préjugés et à priori bien ancrés. D'un côté, il y a cette éternelle crainte d'être traité.e différemment lorsqu'on se présente sous le statut de personne autiste à d'autres personnes : qu'on nous parle de manière enfantine, qu'on ne nous laisse pas notre autonomie naturelle propre, qu'on nous coupe dans nos initiatives par l'élan protecteur, même non voulu, des personnes dites «valides» ou en tout cas non-autistes, autant dans les encadrant.es, que dans les artistes, accompagnant.es ou grands témoins.

D'un autre côté, et je sais que ça peut paraître stupide, il y a aussi cette crainte de ne pas être légitime. Car étant une personne autiste «invisible» non accompagnée par une structure et qui a découvert très tardivement être autiste, il y a beaucoup de mécanismes que j'ai dû apprendre à faire dès le plus jeune âge pour me fondre dans la masse et paraître «normal.e» en société. Au prix de pas mal de ma santé mentale d'ailleurs. Maintenant, j'essaie de me libérer de tout ça progressivement, mais l'effet inverse fait qu'il y a toujours cette méfiance de la part de ces autres qui «connaissent bien comment sont les autistes» et ces accusations comme quoi je n'aurais pas l'air tout à fait normal.e, mais je n'aurais pas non plus l'air assez autiste pour pouvoir l'être, alors même que j'ai passé ma vie à apprendre à le cacher sans le savoir.

D'entrée, tout ça m'a rendu.e très nerveux.se. Et, même si je peux me mettre naturellement en retrait au premier abord lorsqu'il s'agit des relations sociales, ça a sûrement dû jouer sur ma capacité à échanger avec les autres et aller vers elleux, même dans les temps de création. Je ne voulais ni déranger les autres, ni qu'on me dérange «trop». Dans le sens de se faire solliciter très vite, parfois longtemps, de manière qui pourrait être vécue comme intrusive, alors même qu'on commence à peine à se familiariser avec le lieu et la présence des autres, tous ces sons, couleurs, gestes, objets, sensations. Au fur et à mesure des jours, ce sentiment s'est bien sûr atténué, mais j'ai quand même pu avoir des barrières par moment en me disant que peut-être, j'allais couper une dynamique ou imposer quelque chose à quelqu'un qui avait une tout autre ambition en tête.

Sortir de sa zone de confort, c'est difficile pour tout le monde. Mais j'ai tout de même réussi à créer des choses avec les autres. En y repensant maintenant, en fonction des personnes, il y a

eu plusieurs façons d'échange et de création. J'ai eu tendance à plus échanger et créer avec les autres personnes autistes de manière indirecte : sans forcément avoir un contact physique, visuel, ni même être rapproché dans l'espace. Ça se faisait à distance, confortablement, parfois furtivement, en respectant la volonté de l'autre de rompre cet échange indirect quand iel le voulait et sans jamais en faire cas. On passait d'une chose à l'autre sans s'imposer ni contraindre. Au contraire, mes échanges avec les artistes ont été plutôt directs : il y avait comme ce besoin de créer une histoire, du concret, avec un début, une continuité et une fin, avec contact physique ou visuel ou du moins une certaine proximité, sur une durée indéterminée. A l'exception du dernier jour, où l'échange a duré toute la demi-journée, je profitais souvent d'une ouverture pour m'éclipser furtivement et chercher à créer ailleurs, car je trouve ça dommage d'arrêter l'échange de manière conventionnelle ou de se «forcer» l'un.e l'autre à rester dans un seul et même rouage toute la journée, par simple peur de vexer la personne en passant à autre chose.

J'avoue avoir eu moins, voire aucun, échange avec les accompagnant.es. Le fait qu'iels changent tous les jours était plutôt déroutant. Il y a eu des nouvelles têtes tous les jours (et pas qu'au niveau des accompagnant.es), si bien qu'il m'a été difficile de me faire des repères concrets à propos de ces personnes, qui elles-mêmes avaient l'air plus hésitante, moins à l'aise et intégrées dans le groupe. J'ai souvent une période de réserve sur les personnes nouvelles, mais peut-être qu'une prochaine fois j'arriverai à y faire plus abstraction et à partager des choses avec les gens dès la première rencontre.

Sinon, ce que j'ai particulièrement apprécié, c'est de faire tout ce qui pouvait nous faire envie dans cet espace, avec ces personnes et ces objets (dans le sens large du terme). Contrairement à la vie de tous les jours où je passe mon temps à me demander en permanence si ce que j'ai envie de faire ou de dire est bien correct et acceptable, là, on a envie de faire quelque chose ? On le fait. On a envie de dire quelque chose ? On le dit. Et on s'en fout, on verra bien où ça nous mènera. Ça m'a aussi donné envie de moins me prendre la tête dans la vie de tous les jours, où je commençais déjà à moins vouloir me soucier du socialement normal.

Enfin, si pour le passé, c'est trop tard, il reste encore de l'espoir pour l'avenir. Alors j'aurais peut-être envie de dire ceci à toutes les personnes qui ne sont pas familières avec les handicaps et celles qui pensent l'être :

On peut être admiratif.ve ou émerveillé.e parcequ'une personne, avec handicap ou non, arrive à faire, s'il s'agit de quelqu'un de familier, qu'on a vu grandir, évoluer dont on connaît la vie, les difficultés ou le chemin parcouru avant d'en arriver là.

On peut être admiratif.ve ou fasciné.e par ce qu'une personne, avec handicap ou non, arrive à faire alors que nous-même, tel.les que nous sommes, en serions incapable.

On peut être admiratif.ve d'une personne en se rendant compte du travail immense qu'elle a accompli malgré les nombreuses difficultés qu'elle a pu rencontrer sur son parcours, dues à un handicap ou non. Car nous-même, tel.les que nous sommes, nous n'aurions pas forcément imaginé en être capable.

Mais être fasciné.e et émerveillé.e non pas par ce qui est fait, mais uniquement parce c'est une personne (ici) autiste qui le fait, ça induit que, de base, on la croyait incapable de pouvoir faire ça. Et ça, c'est dégradant.

Être en extase face aux mimiques, gestes, façons des personnes (ici) autistes d'entrer en communication avec des personnes «normales» ça induit que, de base, on qualifie ces personnes d'anormales. Elles deviennent donc une curiosité, une bête de foire. Et ça, c'est dégradant.

Même le mot handicap peut être discuté. Un handicap n'est handicap que par rapport à la société où nous vivons, par rapport aux «codes» et «normes» instaurées par on ne sait qui mais docilement acceptées, que nous «devons» respecter pour que tout fonctionne correctement. Il ne faut pas d'élément perturbateur qui pourrait menacer le bon déroulement sans accroc d'une vie idéalement tranquille imaginée par... qui déjà ?

Pour moi, l'autisme n'est handicap seulement parce que la terre entière a accepté qu'il le soit, parce que les grands rouages de la société ont décidé de classer de manière très précise les forts et les faibles, selon des caractéristiques bien définies. Et une des deux catégories est souvent laissée sur le bord de la route (je vous laisse deviner laquelle).

Un handicap, qui, par définition, ne concerne pas la majorité de la population, pourrait donc plus être qualifié de «spécificité», si le système nous avait pris en compte dès le début. Un handicap devient handicap en se confrontant au système qui n'avait pas prévu que tu puisses exister (ou qui a fait en sorte de ne pas te voir parce qu'il ne veut pas trop que tu existes ?) et qui n'a donc rien prévu pour t'intégrer dans la grande danse de l'humanité.

«Tu n'as pas pu monter dans le premier train ? Tu peux faire des pieds et des mains pour nous rattraper si tu veux ! Mais en attendant on continue sans toi, ça ira plus vite.»

L'adage dit pourtant que c'est ensemble qu'on va plus loin... non ?

Même si je n'ai pas forcément réussi à m'expliquer parfaitement et me faire comprendre comme j'aurais voulu l'être par ce (long) texte, n'en doutez pas que l'oral aurait été encore plus catastrophique.



OLIVIER INFANTE | Cuisinier au Foyer Hubert-Pascal

Le jeudi 05 mai, j'ai accompagné trois personnes autistes, Amine, Anthony et David, qui participaient toute la semaine à une résidence « d'Artistes-Autistes ». J'arrive le troisième jour, les personnes sont très à l'aise et me font découvrir le lieu. C'est un gymnase de Collège apparemment déserté. Sont présents : des artistes, comédiens, musiciens, chanteurs, danseurs... Et quelques éducateurs accompagnant des personnes de différents lieux.

Il y a des claviers, guitares, batterie et petits instruments de percussion. Des bâches sont suspendues au mur ou étalées sur le sol, pour être peintes ou illustrées ? Des cartons, des stylos, feutres, crayons, peintures, vêtements, perruques, table à masser, tapis de sol, et tout un bric-à-brac sont là, disponibles.

Je m'assois dans un coin et regarde.

Je repère plusieurs personnes souffrantes de TSA, pour d'autres, j'ai des doutes : éducateurs, artistes ?

À l'exception d'une personne qui s'isole et tripote ses doigts, tout le monde semble prendre son temps et s'approcher des objets qui l'attirent. D'après ce que je comprends, je n'ai pas à donner de directives, juste à inciter ceux que j'accompagne à se saisir de l'environnement, de l'espace et/ou des objets. Je dois aussi veiller à modérer les ardeurs des personnes lorsqu'elles s'expriment afin qu'elles n'envahissent pas trop l'espace et ne perturbent pas les autres.

La première chose qui m'étonne, c'est l'harmonie qui se met rapidement en place, au bout d'un quart d'heure, musiciens, chanteurs, danseurs et tous les autres bougent sur le même rythme. Et puis les signes de troubles, de mal-être, de dépression que je connais chez ceux que j'accompagne semblent avoir disparu. À l'exception d'une personne d'une autre association, je ne vois pas de rituel, de comportement « bizarre ».

Ici, on ne parle pas d'inclusion sociale, d'autonomie dans les actes de la vie quotidienne, d'apprentissage, de projet. Personne ne domine personne, personne ne s'approprie personne ou quoi que ce soit, comme le lieu et les outils, nous sommes juste disponibles, dans une forme de don réciproque, dans une absence complète de jugement qui nous rassure et nous aide à oser exprimer ce qui est en nous.

Et c'est ce qui se passe.

David n'est plus en colère, il passe beaucoup de temps sur les claviers, les instruments de musique. Anthony ne s'isole pas, il s'allonge sur la table à masser, profite d'un massage puis, plus tard dans l'après-midi, se vêt d'une combinaison en plastique et se laisse dessiner, peindre : un artiste qui se laisse toucher par un inconnu ?

Amine lui, aime chanter, il connaît plein de textes ! Je l'ignorais. Parfois, je dois calmer son enthousiasme à la batterie, il accepte mon intervention sans manifester d'irritation.

La personne que je ne connais pas continue à parler dans son coin et à tripoter ses doigts même si je reste un moment à côté d'elle, en dansant, dessinant, essayant de manifester ma disponibilité, à être, comme on me l'a appris : dans le « laisser prendre » plutôt que dans « le donner », rien ne se passe. Et puis quelqu'un arrive avec des ballons baudruches et spontanément, cette personne qui restait isolée, s'approche et se saisit d'un ballon.

Que s'est-il passé ? Je n'en sais rien, mais à ce moment-là elle est allée vers l'autre pour se saisir d'un objet sans forme et lui en donner une en soufflant dedans. Donner forme, donner vie (peut-être...) avec son propre souffle ! Je suis épaté.

C'est une expérience très éloignée de toutes les directives et politiques qui guident mon travail, un moment et un espace de liberté qui laissent exprimer d'autres émotions que la peur et la colère.

Je n'attends rien des autres ni de moi-même, quel soulagement, quel plaisir de laisser sortir ce qui vit en nous.

Ce n'est ni efficace, ni rentable.

Comment évaluer le travail qui se fait ici ? En vertu de quels critères ?

Le bien-être, le développement de la personne, sont-ils mesurables quand on ignore ce qu'il y a à mesurer ?

Comment mesurer la joie de vivre ?

Personnellement, je regrette de n'avoir pas participé à la résidence la semaine entière, pour apprécier le cheminement de chacun et du groupe.

ANTHONY DUBROEUCQ | Participant

« J'ai vécu cette expérience comme un temps de détente, cette expérience libère le stress du quotidien. Cela permet de se recentrer et d'oublier les soucis du quotidien. Si cela est possible, j'aimerais reparticiper. »

DAVID SOPHIKITIS | Participant

« J'ai beaucoup aimé écrire et dessiné sur le mur d'expression, jouer à la batterie et à la guitare. Je me suis sentie bien à la résidence. Je me souviens du masque zèbre. »

AMINE BELHAYACHI | Participant

« J'ai aimé peindre et taper sur le tambour. »

SOPHIE ALMUNEAU | Cheffe de service au Foyer d'accueil et de promotion sociale Hubert Pascal

« La résidence artistique offre un cadre de créativité qui permet de s'exprimer individuellement et collectivement. Chacun peut expérimenter à son rythme, en fonction de ses envies. »

MANON ET SAMIRA | Accompagnantes au Foyer Hubert-Pascal

« Cela a été très enrichissant et parfois déstabilisant selon les activités proposées (difficile pour nous de nous mettre en scène dans un personnage en ne venant qu'une seule fois dans la semaine). On a pu observer que le travail proposé aux personnes est bénéfique qu'ils y prennent énormément de plaisir, nous avons pu les voir autrement. Merci encore pour cette belle découverte. »

CLÉMENCE GALTIER | Etudiante Licence 3 de Psychologie Clinique et Psychopathologie,
spécialisée en Phénoménologie – Université Paul-Valéry Montpellier III

Du mercredi 4 au vendredi 6 mai 2022

Dans le cadre de ma licence de psychologie, à l'aube de mon master en phénoménologie, j'ai fait la connaissance d'Axelle Carruzzo et de son équipe qui m'ont laissée prendre part à une expérience qui aura extrêmement marqué mon sens phénoménologique. En bref, ce référentiel cherche à se dégager de tout a priori afin de se centrer exclusivement sur l'étude d'un phénomène au travers de celui qui l'a vécu. Entre autres, c'est chercher à se défaire de toute conception déjà fondée et appréhender le dit phénomène en prenant l'expérience de façon spontanée afin de se rapprocher au maximum de la réalité de ce qui est dans l'instant présent.

« LE SPECTACLE COMMENCE ! »

AMINE

Lorsque j'ai été plongée dans cette zone de création continue, je me suis attachée à me laisser aller à ce qui venait « frapper » ma conscience afin de rentrer dans ce collectif de façon « pure » et simple en donnant de ma présence au groupe.

C'est en l'espace d'une semaine en plateau que je me suis vu évoluer peu à peu vers cet objectif qui n'était pas aussi simple que je le pensais. C'est donc dans cette expérience au sein d'un groupe composé de personnes dites autistes et d'artistes en tout genre que j'ai pris part à un mouvement artistique bien particulier. Cette distinction entre personnes autistes et artistes n'est finalement plus si facile à écrire pour moi à présent puisqu'au sein de ce plateau nous formions un Tout. Ce collectif était tel qu'une remarque revenait souvent à mon oreille, celle de ne plus réellement savoir qui était autiste et qui ne l'était pas. Semblable à la structure d'une cellule, nous formions un noyau enveloppé par ce cadre bienveillant et artistique pouvant être porteur de lâcher prise et de liberté et nous plongeant ainsi dans un véritable monde parallèle.

La membrane sonore de cette cellule m'a semblé absolument dynamogène et capitale puisqu'elle représentait comme une invitation à prendre part au mouvement général. La dynamique stimulante que représentait l'environnement sonore du plateau m'immergeait complètement, autant corporellement que psychiquement, focalisant ainsi mon attention sur l'instant présent avec l'autre. Nous ressentions comme un flux gravitant autour de nous, nous liant les uns les autres pour former ce fameux noyau. La possibilité de faire la sonorité, de contribuer à la membrane sonore du plateau permettait à chacun d'ajouter son identité ainsi que sa présence à ce Tout.

En effet, c'était comme si ensemble, nous formions peu à peu une seule et même entité structurée par chacun de nos sens, de nos émotions et de nos diverses contributions au plateau. Je dirais que l'aspect sonore de ces instants partagés représentait aussi une manière de rendre sécurisant ce monde qui se construisait. Face à autant de possibilités d'action, la question de cette liberté de possibilités pouvait rendre certains acteurs du collectif, à l'ouverture du plateau, désappointés face à cette question : « Que faire ? ». Je pouvais observer ce moment flottant, presque en apesanteur à chaque ouverture de plateau. Ces moments flottants n'en restaient pas moins féconds puisque lorsque les sonorités s'engageaient, le collectif s'éveillait d'un état de chrysalide

vers celui du papillon, prêt à voler au gré des sensations, des rencontres et créations en tout genre, animant ainsi une véritable entité collective. Oui, je pense que l'on peut imaginer une vraie entité ici, car à mes yeux, ce plateau abritait divers « pôles cellulaires »

raisonnant à leur façon par des expressions subjectives, des mouvements entre ces expressions qui structuraient peu à peu cette entité collective. Les divers pôles de rencontre agissaient les uns sur les autres et s'unifiaient par la membrane sonore. Ce Tout faisait prendre « vie » à cette entité particulière et devenait l'essence même de notre immersion au sein du plateau. Je dirais que l'enjeu majeur de ce dispositif est de faire prendre conscience aux participants de « la théorie non-théorique » de ces moments. Cette tournure peut paraître presque désinvolte, mais cela me semble plus qu'approprié. En effet, parvenir à faire émerger cette entité nécessite ici le lâcher prise des façons de faire et des représentations produites ultérieurement dans le monde pour développer des rencontres spontanées et authentiques loin des expériences passées.

La zone de création continue appelle à être dans le moment présent et de prendre part tout entier à ce Tout. Je dirais que la plus grande difficulté rencontrée pour moi lors de cette résidence fut de sortir du fonctionnement classique d'une animation ou d'un atelier psycho corporel, sûrement due à ma formation. En effet, je me suis vue comme me redécouvrant au travers d'une interaction originale avec un groupe que je ne connaissais pas. Il est finalement plutôt simple de se cacher derrière une directive à suivre, mais lorsqu'il s'agit de se laisser aller à ces flux d'échanges particuliers, l'on peut entrevoir une forme de difficulté. Finalement, je touchais du doigt mes a priori ainsi que certaines habitudes comme cette recherche continue d'aller vers l'autre ou même cette volonté de bien faire plus que présente. Or dans un tel processus, le bien ou le mal faire n'existaient pas vraiment.

J'apprenais donc de jour en jour à mettre de côté ces représentations déjà fondées où comment interagir de façon non provoquée mais juste signifiée corporellement, au travers d'un regard, d'un geste ou par l'intermédiaire de la suggestion d'un instrument ou d'un pinceau.

« LA PEUR FAIT PARTIE DE L'INSTINCT. »

AXELLE CARRUZZO

Également, avoir pris part à une telle expérience m'a fait prendre conscience à quel point nous manquons de spontanéité dans notre quotidien et à quel point cette même spontanéité est porteuse de bon nombre de bienfaits tant au niveau de la rencontre avec un pair qu'au niveau sociétal. Loin de moi l'idée de prendre un air sociologique, mais il me semblait intéressant de partager aussi cette impression particulière. En effet, le monde extérieur, celui du quotidien, celui qui tourne vite et nous pousse continuellement en avant de nous-même, exige certaines normes sociales et divers codes particuliers que nous connaissons tous très bien.

Nos interactions sociales dans n'importe quel contexte et à différents degrés, se trouvent bien souvent enveloppées par ces mêmes normes qui conduisent nos conduites et souvent même nos réactions. Dans ce micro milieu que représente cette fameuse zone de création continue l'on peut ressentir cette « mise à l'épreuve » particulière qui nous pousse hors de nos limites habituelles. En effet, le plateau nous apprend à ne pas reculer devant un dos tourné ou ne pas s'éloigner après un regard intrigué parfois froncé et ceci n'est qu'un bref exemple.

Cette immersion en plateau m'a permis de toucher du doigt une nouvelle façon de rentrer en contact avec l'autre sous une posture plus naturelle et spontanée en déployant cette écoute sans toute forme de barrières protectrices, souvent nécessaires lors des différentes interactions avec le monde extérieur pour diverses raisons.

Entre autres, l'aspect sécurisant du plateau m'a semblé ouvrir à l'équipe « autistique » un espace de rencontre naturel loin des codes sociaux à suivre, mais proche de ce qui est finalement une forme d'instinct propre à tous. Semblables aux échanges joueurs que peuvent avoir les jeunes enfants, à savoir ces échanges sans a priori dont le seul but est de trouver un comparse avec qui jouer, nous étions portés par ce cadre artistique qui permettait la possibilité de rencontrer l'autre via le « nous-même » authentique et non pas via le filtre d'une norme ou d'un code ce qui pouvait représenter un vrai défi et parfois une embûche pour certains.

« JE FAISAIS DE LA POÉSIE AVEC MON CORPS, L'EAU DE LA RIVIÈRE...

J'AVAIS DES IMAGES DANS LA TÊTE. »

ANTHONY

Il y avait aussi dans ces rencontres en plateau quelque chose de l'ordre du spéculaire. En effet, au contact de la présence de certains, un tel échange s'instaurait et j'en venais à faire miroiter ma propre corporalité au travers d'eux et inversement. Un lien s'instaurait ainsi entre nous et nous devenions peu à peu le miroir de l'autre, évoluant au gré de nos mouvements de façon spontanée, toujours guidés par l'enveloppe sonore. De façon imagée, je ressentais comme des fils liant nos articulations nous permettant d'entrer en mouvement de façon étonnamment accordée. C'était comme si nous tissions un lien bien spécifique par le fil de nos mouvements et de nos diverses interprétations.

Dans ce type d'instant, il est aussi à mes yeux question de consentement puisqu'il faut être capable d'accepter de se laisser guider par l'autre, de laisser ce lien s'instaurer afin d'évoluer de façon accordée ensemble. Ainsi, je dirais qu'une telle expérience représente une aventure en soi nous faisant découvrir ce vivant et ces sensibles via ces ondes artistiques diverses. L'espace du plateau nous offrait un véritable monde capable d'accueillir nos pulsions créatrices, nos interactions diverses offrant aux « autistes » un espace de libération d'expression et d'épanouissement. Je considérais qu'il y avait dans ces instants d'échange avec le collectif, une véritable leçon phénoménologique à extraire et c'est en prenant conscience de ce fait que j'ai fini par réussir peu à peu à véritablement m'abandonner à ce qui émergeait en moi spontanément sans devoir aller à l'avant de moi-même, mais juste en me laissant aller à la découverte de l'autre d'une différente façon, me faisant guider par la dynamique collective. Cette zone de création continue appelle à se laisser porter par l'autre et à faire confiance. Également, le fait d'être dans l'incapacité d'anticiper ce qui va se produire fait que nous nous avançons ensemble dans une ignorance créatrice vers l'avènement de nos échanges. Ne pas savoir ce qui nous attendait semblait venir planter une attention particulière prête à se retranscrire en action à tout instant.

Ainsi, le plateau devenait le terrain d'une jonglerie entre attente et interaction dont l'objectif était finalement de déployer ce sens de l'écoute de l'autre, mais aussi de nous-même en faisant œuvre ensemble.

« ... C'ÉTAIT COMME DE LA MÉDITATION ... PERMET DE RETROUVER MA SÉRÉNITÉ ... »

DAVID

Lors du dernier jour de la résidence, la matinée du vendredi 6 mai, un cadre fut posé pour le plateau. L'idée était de suivre une dynamique plutôt lente presque dans une atmosphère méditative par l'intermédiaire de la fameuse membrane sonore qui produisait des sonorités vibrantes et calmes. Ce cadre fut pour moi l'occasion de prendre le temps de me centrer sur moi-même au sein du plateau pour ensuite être en pleine capacité d'offrir ma présence au collectif. J'ai trouvé cette lenteur provoquée absolument intéressante puisqu'elle semblait avoir accentué la montée en crescendo de la dynamique du plateau jusqu'à la fin de la matinée. C'est d'ailleurs lors de ce dernier jour de résidence que j'ai véritablement touché du doigt la puissance d'un tel dispositif. Le terme de puissance est pour moi approprié puisque ce fameux matin, je ressentais cette force groupale qui m'élevait vers une fusion totale de moi-même avec le collectif. Il me semblerait intéressant de ritualiser ces « départs provoqués » en invitant le collectif à se centrer sur eux-mêmes, au moment présent et avec les autres. Ces moments au sein du plateau étant un véritable voyage, il me semble important d'amener un temps transitoire entre « le monde du dehors » (celui du quotidien, de la vie active, etc.) et celui du collectif en posant un cadre particulier. L'idée serait de créer de façon directe une frontière entre l'extérieur et la zone de création continue en guidant l'équipe « artistique » via une trame de démarrage vers la sensation d'eux même dans le groupe afin de favoriser leur immersion et leur intégration à l'entité collective.

Une telle immersion demande à mes yeux un vrai temps de préparation semblable à celui de cette fameuse matinée afin d'éviter un choc trop brutal ou une difficulté à rentrer en fusion avec le mouvement de la zone de création continue. Ce temps de préparation serait une simple mise en situation que l'on exposerait à l'équipe « artistique » afin qu'ils aient en main une matière pour transiter de leur Moi quotidien à un Moi faisant partie d'un noyau cellulaire de la zone. En reprenant cette idée qu'une véritable entité collective s'élève et finit par s'animer, prendre le temps d'un rituel transitoire serait propice à une sorte de phase d'éveil pour l'entité. En effet, un éveil fait de façon brusque par une enveloppe sonore vive et rapide ou des interactions abruptes et trop engagées dès le départ pourrait faire naître une structure d'entité collective à la fois décadente et rocambolesque. Un tel habit pourrait cependant être intéressant mais probablement plus adapté pour un noyau soudé et habitué du plateau qui saurait engendrer un mouvement spécifique de spontanéité.

Enfin, je dirai que cette fameuse entité collective saurait exprimer une « humeur » spécifique selon le déroulement de cette phase d'éveil avant l'ouverture du plateau. Il serait donc intéressant de jouer de cette phase en provoquant un éveil thématique à déterminer afin de rencontrer différentes entités possibles. À mes yeux, un tel dispositif ne saurait freiner la spontanéité des rencontres et des divers échanges artistiques, mais offrirait plutôt une couleur à l'entité à naître.

JULIA LEREDDE | Danseuse

Mardi 3 mai 2022

Lumière et chaleur.

Cette fois-ci, nous n'avons pas la pénombre et les éclairages adaptés du théâtre.

Nous sommes à vue, toutes et tous, dans la lumière crue et la chaleur du printemps à Nîmes.

Toute une ambiance

Une énergie du matin

Une fatigue de l'après-midi

Le repos, la vacuité, la possibilité de, ou de ne pas.

Des fulgurances

Des visages cachés sous des masques, des perruques, des lunettes, des tissus...

En recherche de pénombre, d'ombre, d'ombres, de fraîcheur ?

Une envie, consciente ou non, de se soustraire aux regards ?

Un dessin gigantesque, une table de ping-pong pour déjeuner, du son qui saoule certain.e.s...

Je m'enivre de sons, de corps et des trajets entrent, je papillonne, m'accorde un temps avec l'une ou l'un, repart, trace, hésite, me retrouve à me demander ce que je fais, est-ce que c'est bien, est-ce que c'est juste, qu'en pensent les autres qui voient tout ça de l'extérieur ?

Je m'enivre de sons, de corps et des trajets entrent, je papillonne, m'accorde un temps avec l'une ou l'un, repart, trace, hésite, me retrouve à me demander ce que je fais, est-ce que c'est bien, est-ce que c'est juste, qu'en pense les autres qui voient tout ça de l'extérieur ?

Et je me mets un tissu sur la tête, pour étouffer le jugement de mon propre cerveau sur mes actes.

Qu'ils soient désordonnés, ineptes, inappropriés !

Surtout qu'ils ne soient pas trop pensés. Laisser venir et faire confiance à l'intuition, à la communauté, à la bienveillance et la liberté proposées.

Se laisser impacter en temps réel, ne rien attendre, mais faire avec ce qui est là, celles et ceux qui sont là.

Être soi, peut-être, vraiment.

FABRICE RAMALINGOM | Chorégraphe – Cie R.A.M.a

Jeudi 5 mai 2022

Axelle Carruzzo, membre et metteuse en scène de N.U Collectif, m'a invité au Collège Condorcet de Nîmes à participer à une des rencontres de son projet Espaces Vivants. Expérience du partage et du collectif, mettant en commun ce que l'on est et nos connaissances artistiques pour créer communauté, réunissant artistes et personnes atteintes de troubles du spectre de l'Autisme (TSA), et de troubles associés.

C'était la première fois que j'intégrais ce groupe et j'y venais sans préparation pour être le plus disponible possible à la rencontre, être sensible. J'ai pris le parti d'observer, de peu faire. Je ne me suis pas glissé dans un état de performance, mais d'écoute, entre spectateur actif et témoin agissant. J'ai tenté une présence d'accueil, vibrante et résonnante. Dans cet étrange « temps suspendu », même lorsque nous agissons en marge d'une action collective, nous savons que nous sommes ensemble. Se laisser aller à ce qui se passe, était-ce suffisant ?

Peut-être suis-je un peu autiste moi-même, mais quand je suis arrivé, beaucoup trop d'informations me sont parvenues de l'espace et j'ai mis du temps à l'appréhender. La salle de danse du Collège Condorcet dans laquelle nous avons évolué ces deux jours offrait une atmosphère moins propice à construire de l'intimité qu'une salle de spectacle (comme cela a été le cas apparemment aux précédentes rencontres) parce que trop blanche et très éclairée. Cependant, Axelle a su y créer une installation qui possédait une grande diversité de micro-lieux en interaction les uns aux autres. J'ai été étonné quant à la fluidité avec laquelle toutes les personnes s'y sont glissées et pouvaient donner aux lieux des vertus d'unité ou d'îlots, d'ouverture ou de fermeture, de traversée ou de sédentarité, de stabilité ou de transformation.

En fait, c'est quand les Aurtistes, comme aime les/nous appeler Axelle (et j'aime ça) s'en sont emparé que j'ai finalement pu m'en emparer à mon tour et trouver la liberté de prendre, d'utiliser des éléments pour pouvoir dessiner, me transformer, m'habiller, faire de la musique, danser ... Finalement ils/elles ont été mes guides...

J'ai aimé également que le lieu soit modifié le soir pour le lendemain. Des possibles, encore des possibles. Élasticité.

Comme nous l'avions dit en fin de journée lors du retour quotidien, la musique occupe une place très importante, d'ailleurs, j'ai pu me dire à plusieurs moments que ce dispositif pourrait être un dispositif acoustique et plastique (choix à affirmer). Le son, la musique est un médium puissant de relation : partir de soi, sortir de soi et aller vers ... L'Autre, le monde grâce à l'objet dont je m'empare, pour produire un son qui m'amplifie, une expansion du moi pour aller au contact de l'autre. Inversement, le son vient me chercher, me remplit, me conduit et m'amène à me mettre en mouvement, me déplacer.

Mais l'idée d'enlever le bain constant du son pour questionner les bruits du quotidien, pour être attentifs aux petits bruits insignifiants, aux bruits du corps avant qu'adviennent des sons plus construits pourrait être une bonne construction d'évolution. Une ligne dramaturgique.

Je pensais que toucher n'était pas possible (voici mon à priori). Or, j'ai remarqué que les garçons, surtout, aiment être caressés, touchés. L'un d'eux, après avoir mis une blouse blanche sur ses vêtements, a demandé qu'on lui dessine sur le dos. Je me suis posé la question de la sensualité versus sexualité. Jusqu'où peut-on aller dans la sensualité sans que ce soit vu comme du sexuel ? Ou alors comment parler de sexualité et que chacun soit conscient que c'est bien de ça dont on parle ? Sur la table de massage, quand il s'est allongé sur le ventre, offrant ainsi son dos, ce garçon a glissé ses mains sous son bassin, vers l'avant du pubis (le même geste que Nijinski a exécuté à la fin de l'Après-midi d'un Faune et qui a déclenché le scandale). Je trouvais ça intrigant et très beau comme image théâtrale. Ce geste dessous, les caresses du stylo qui effleure la peau, dessus.

Mais c'est lors de cet événement que je me suis posé la question de la forme qu'allait prendre cette performance un jour. Comment va-t-on amener les participant.e.s à prendre conscience qu'ils/elles vont être exposés ? qu'ils/elles soient maîtres de ce qu'ils/elles sont sur scène. Qu'ils/elles aient fait le choix d'être là.

Quels outils vont être mis en place et seront donnés pour qu'ils/elles ne soient pas en difficulté, retranchés ? Qu'ils/elles puissent être libres comme ils/elles le sont aujourd'hui ?

La part de la responsabilité : c'est une question que je me pose toujours avec les danseurs/danseuses que j'engage.



ÉCHO

« CORPS ET PHÉNOMÉNOLOGIE : L'un des objets privilégiés de la phénoménologie (courant philosophique parmi les plus importants, allant du début du XXe siècle jusqu'à nos jours) est sans doute le corps. Sujet et objet à la fois, il ouvre, de son mouvement, au monde et à notre propre incarnation, tout en recelant des potentialités proprement artistiques.

C'est à ce propos (et depuis ce lieu philosophique) que nous nous interrogerons, en présence d'un chorégraphe est danseur, sur ce type d'expérience du monde et du corps propres que la danse, et ceux au risque de subvertir maintes préconceptions quant à notre être au monde.»

CHRISTOPHE LE GOFF ET PABLO POSADA_VARELA

In Café arts-sciences – 25 MAI 2022 À Comptoir Saint-Sernin à Toulouse – Passerelle Arts Sciences Technologies Recherche Expérimentations & Société

En région Occitanie, Passerelle Arts Sciences Technologies a été créée en mars 2016. Cette association réunit des acteurs engagés à titre personnel, qu'ils soient représentants d'institutions, d'associations ou d'entreprises. L'objectif de Passerelle A.S.T. est de développer des relations entre les arts, les sciences, les technologies et la société.

Jeudi 5 mai 2022

Ce que je sais, c'est qu'il faisait beau et que c'était le 3ème jour pour eux et le 1er pour moi.

Je revois et ressens des bribes de cette journée passée.

J'essaie d'écrire ce que j'ai vécu ce jour - là et je n'y arrive pas.

Je n'arrive pas à être intelligent - intelligible.

Comme si le chemin que je connaissais pour transcrire en mots une expérience n'était pas le bon : pas assez entraîné à parler une langue qui ferait fi de mes propres constructions mentales préexistantes. Et toutes mes tentatives de rédaction me semblent hors propos.

Je me dis alors : c'est un bon début après tout/ un bon point de départ pour ne pas plaquer une grille de lecture trop rapide sur les choses. Je me dis : il faut plus de temps ; et y revenir bien sûr ; parce que la tête ne se défait pas comme ça de presque cinquante ans de vie. Ce jour-là, j'aurai pu choisir de rester observateur, de me lover dans le dehors, et pourtant, le dispositif et le lieu inondé de cette lumière vive me poussait à arpenter et à essayer.

Autour de moi, ça commençait fort avec des enthousiasmes puissants, mais que je trouvais trop proches de la volonté de faire. Et bien que j'essayais alors de mettre en route des relations au niveau « esthétique » je me confrontais moi aussi à cet espace de puissance qu'est la décision consciente.

Sur toute la matinée, alors que je faisais sans cesse des allers-retours entre le jugement que je portais sur moi et ma participation active, les propositions se construisaient, quant à elles, par touches singulières et fragiles dans un flux continu. Fatigué peut-être de chercher à être intelligent et productif, j'acceptais alors de ne plus faire appel qu'à ce que je suis en tant qu'humain de façon presque physiologique (respirer, toucher, etc.).

Comme l'eau d'une rivière qui court, s'accidente et dérive, je saisis le courant du mouvement de David, les bribes de paroles au micro de Léa, la course de Leri autour de l'îlot central, la

choralité d'une posture avec Catherine...

J'acceptais la simple exécution d'une tâche avec tout mon être : je me suis mis à imiter, à répéter.

Puis à modifier, à séquencer, à proposer dans le courant qui vient une note à moi qui faisait écho à celui ou celle que je côtoyais mais aussi à la globalité de cet espace.

Il me fallait faire simplement, entièrement dans l'acceptation de gestes terriblement banals. Descendre sous ma peau pour rejoindre le bouillonnement que je sentais chez les autres. J'entrais dans le jeu et la relation par la musicalité physique : j'observais à nouveau les outils à notre disposition. Je ne voulais plus savoir comment on parle dans un micro, comment on tient un feutre.

Je voulais, qu'ensemble, nous en inventions qui permettraient d'accéder à d'autres espaces d'échanges :

Que les micros, les machines, les crayons disparaissent pour n'être que zones à déclencher du bout des doigts selon le rythme de nos cœurs.

Que les cartons qui, comme des briques redéfinissent le labyrinthe de nos circulations, puissent chanter quand on les déplaçait.

Que l'espace lui-même diffuse le son et les voix depuis des tapis où l'on pourrait se coucher et écouter comme quand quelqu'un susurre un secret ou un chant à l'oreille,

Que des haut-parleurs autonomes et sans fil transcrivent la vibration du son dans les corps.

Que les voix qui parlent s'écrivent instantanément sur les murs.

Que le temps d'une descente en eaux vives, nos techniques artistiques retrouvent la racine de leur utilisation à l'écoute des formidables intuitions de chacune et chacun dans cet espace de vivantes pulsations.



POINTS + POINTS

— POINTS *POINTS* + POINTS

POINTS — **POINTS**

POINTS + POINTS —



- encore un plaisir et un émerveillement de traverser cette semaine ensemble
- le champ des possibles dans ces moments sont grands ouverts et bien que fatigants par la demande d'attention constante, très enrichissants pour tout le monde
- beaucoup de bienveillance, ça fait du bien



- un vrai plaisir de retrouver certains des artistes rencontrés précédemment
- un lien de confiance se crée et permet d'approfondir l'expérience



- difficulté de faire évoluer le processus créatif de par le changement tant des accompagnants que des artistes d'une session à l'autre



- le lieu : disponibilité d'équipements – tapis, vaste salle dans ce nouveau lieu



- pas de moyen d'occulter la lumière donc pas de jeux de lumières/vidéo possible et pas de climatisation/ventilos pour la chaleur, donc fatigue...



- le dispositif « corporel » (massage) permet un autre type de relations et de rapport au corps qui a l'air plutôt positif
- le système de l'enceinte portable qui permet à nos amis de s'en saisir facilement et avec plaisir

» À développer

- augmenter le nombre d'enceintes portables
- réaménager la prise de son en direct et sa diffusion générale pour que tout le monde soit actif à son endroit
- peut-être limiter un peu les instruments ou « diriger » leur prise en main
- le pôle dessin peinture pourrait être encore plus vaste pour se servir de tout le corps en peinture par exemple et peut-être protéger une plus vaste zone au sol
- être vigilant côté musiciens pour une plus grande écoute entre les participants et ne pas tomber dans le remplissage







« Cette résidence a été, selon moi, une expérience intéressante à voir et à vivre. Je vais tenter de commenter cet événement à la fois d'un point de vue personnel et du point de vue de l'étudiant éducateur spécialisé. Je vais commencer par évoquer l'aspect logistique et organisationnel. Un des premières choses qui m'ont marqué à mon arrivée au gymnase, c'est l'accueil. Je me suis senti très rapidement à l'aise. Axelle m'a vite présenté à l'équipe artistique, et l'équipe a aussi rapidement échangé avec moi. Dans le métier d'éducateur spécialisé, la compétence d'accueil est très importante puisqu'elle permet de créer un premier contact, un premier lien avec les personnes accompagnées qui, s'il est bien amené, permettra de créer une relation éducative plus forte et améliorera l'accompagnement proposé. Les différents outils proposés lors des temps d'activité m'ont semblé assez variés et intéressants dans une démarche d'ouverture et d'échange avec ses pairs. Il m'a personnellement été très difficile de participer pleinement à l'activité du fait, d'abord, du son (mais ce dernier a été réglé dès le lendemain) et ensuite de la luminosité. Le fait de "tout voir" m'a freiné dans mes interactions, par cette peur d'être regardé.

Je vais maintenant parler de l'activité en elle-même qui s'est déroulée tout au long de la semaine. De mon point de vue, il m'apparaît que ces résidences ne sont pas adaptées à tout le monde (qu'il s'agisse de personne accompagnée ou d'accompagnateur.) Ces moments de grande liberté, de lâcher-prise sont assez déroutants à expérimenter et peuvent en rebuter certains qui, comme moi, ne sont pas familiarisés avec ces expériences artistiques, ne sont pas à l'aise avec leur corps ou ne sont pas à l'aise avec l'hyperstimulation (qu'elle soit au niveau du son, du toucher, de la vue.) Cependant, il m'apparaît évident, en connaissant certaines des personnes accompagnées qui étaient présentes lors de la résidence, que ces temps de liberté leurs ont été bénéfiques. Ces personnes m'ont paru réellement différentes, plus ouvertes et moins anxieuses quand dans les contextes où je les côtoyais. Ces temps-là ont permis à certains d'avoir des interactions qu'ils n'auraient probablement pas eues dans un autre contexte, mais qu'ils ont appréciées (qu'il s'agisse de jouer de la batterie, de la guitare, peindre sur les blouses, sur le mur...)

Je l'ai évoqué plus tôt, cette expérience m'a paru intéressante à vivre voir et à vivre. En effet, tout au long de la semaine je ne me suis pas senti personnellement à l'aise lors de l'activité. Il m'a été difficile de me désinhiber et laisser libre cours à mon imagination pour produire quelque chose (par exemple une interaction) seul, ou avec quelqu'un. Pourtant, nombre des personnes accompagnées se sont senties très à l'aise dans ces temps-là. Je me suis alors posé de nombreuses questions, sur moi, sur ma posture. Nombre de personnes accompagnées se sentent anxieuses, mal à l'aise dans des situations de tous les jours mais pas dans cet espace de liberté qu'ils ont pu expérimenter. De mon côté, c'est lors de ces activités que je n'ai pas été à l'aise. Cela m'a permis de prendre du recul et de voir certains paramètres dans mes accompagnements différemment.

Bien que mal à l'aise, je n'étais pourtant pas en souffrance, j'ai apprécié venir durant deux jours. C'est sûrement grâce à la bienveillance de l'équipe, mais aussi celle des personnes accompagnées. Cependant, je suis venu à cette résidence en pensant avoir des temps d'observation, des temps d'intervention sur la scène. A de nombreuses reprises, j'ai été sollicité pour entrer en interaction, à de nombreuses reprises on m'a proposé de changer ma façon de me comporter. J'ai, selon moi, fait de nombreux efforts pour m'ouvrir durant ces deux jours, ne serait-ce que m'imaginer faire quelque chose me demandait déjà beaucoup d'énergie. J'ai eu la sensation que ce que je faisais n'était pas suffisant et que finalement, dans cet espace de liberté, je n'étais pas si libre que ça. Je me suis donc questionné sur notre place en tant que grand témoin et si j'avais finalement ma place dans cet événement. Devrions-nous avoir une place mieux définie et plus claire par exemple?»

« Cet exercice a pour ma part été assez perturbant, et j'ai eu besoin de beaucoup de recul pour en comprendre le sens. Je me suis tout d'abord sentie de trop, surtout lors du premier jour, ne comprenant pas quel était mon rôle où celui des autres personnes présentes. Je n'étais pas au courant des détails, et me suis retrouvée «noyée» dans cet océan de stimuli qui n'avait pour moi aucun sens. Je ne suis pour ma part pas à l'aise avec l'approche corporelle, gestuelle, et n'étais pas en mesure de dialoguer dans cet environnement. J'ai donc manqué, à plusieurs reprises, de me refermer sur moi-même. C'est d'ailleurs ce qu'il s'est produit à la toute fin de mon deuxième jour, où je me suis sentie oppressée et gênée définitivement par mes propres difficultés.

Malgré ces difficultés, qui sont à mon avis très personnelles, j'ai pu remarquer quelques éléments enrichissants pour moi qui me seront utiles en tant que professionnelle. Premièrement, cet espace fut pour moi un environnement totalement «neutre», où toutes les personnes présentes étaient placées sur un certain niveau d'égalité. Les rôles de «témoins», «intervenants» et «personnes accompagnées» étaient effacés pour ne laisser place qu'à une dynamique de groupe, bien que variable, tout à fait palpable.

Dans ce contexte, nous ne ressentions que nos propres difficultés avec nous-mêmes et, je pense, aucune limite imposée par les autres, ou ce qui pourrait s'apparenter à la société. C'est à mon avis bénéfique à la fois pour les personnes accompagnées et pour les intervenants, qui pourront utiliser ce positionnement «d'égal à égal» dans leur pratique. J'ai aussi approché une nouvelle méthode de communication, grâce à cette sorte de «nouveau langage» qui se crée lorsqu'on n'a pas accès à la parole, à cause des éléments extérieurs ou de ses propres choix. Ce n'est bien sûr pas totalement acquis pour moi, qui ait réellement senti cet événement comme un exercice que je n'ai pas su compléter. Mais cela m'a permis de prendre du recul sur mes propres moyens de communication et ma posture. »

« Grâce à notre stage au sein de la structure Hubert Pascal, nous avons eu l'occasion de participer à cette résidence issue d'un concept unique. Habituellement, ce genre d'événement est en effet plus ou moins réservé à des artistes (reconnus comme tel ou non). Le fait d'y participer à la fois en tant que témoins et acteurs était quelque chose de tout à fait nouveau pour moi, car j'ai plutôt l'habitude d'observer de l'extérieur. Je ne me considère d'ailleurs pas comme une artiste et n'ai pas une fibre spéciale pour cela. Cette expérience était donc un véritable challenge.

Le fait de se retrouver dans un espace commun, sur le même pied d'égalité qu'un chorégraphe, une chanteuse, un éducateur accompagnant ou un adulte porteur de TSA était un des aspects les plus intéressants selon moi. C'était une expérience riche en rencontres et en découverte, notamment du côté des personnes habituellement accompagnées en institution. J'ai pu redécouvrir des gens que je connaissais en dehors de ce lieu, et qui se comportaient de manière complètement nouvelle et détendue. Certain.e.s se sont sentis apaisé.e.s et d'autres au contraire peut-être trop stimulé.e.s. Cela montre la grande diversité de réactions de chacun.

Pour moi, la difficulté n'a pas tant résidé dans l'exercice lui-même de participer à un processus artistique sans honte ni préjugé sur les autres ou sur moi, mais plutôt dans le fait qu'il n'y a pas de but concret. Tout le projet tournait effectivement autour de l'idée que l'objectif soit de ne pas avoir d'attentes. Cependant, on nous apprend dans notre métier d'éducateur spécialisé qu'il est naturel d'avoir des attentes d'une situation, mais que notre métier réside dans la nécessité de ne pas projeter nos propres idéaux sur la personne en face de nous. D'un point de vue technique, je pense que je suis encore trop pragmatique pour me laisser entièrement submergée par cette "expérience sans but" car j'ai besoin de savoir quel est le réel intérêt et bénéfique pour les personnes que nous accompagnons.

Il a donc fallu laisser de côté nos à priori et comprendre comment chacun se saisit des outils à sa disposition pour s'exprimer. J'ai pu le faire à ma manière sans trop de difficulté car je suis de nature sociable, ouverte et sans gêne. Je n'ai donc pas eu de mal à peindre, danser, jouer ou chanter devant les autres, ce qui n'est pas le cas de certains, et c'est normal. Le plus compliqué pour moi s'est trouvé dans les moments de "vide" où je pouvais me sentir obligée à faire quelque chose, interagir, et pas simplement regarder pour avoir une vue d'ensemble. J'ai pu le ressentir notamment le troisième jour, qui a été selon moi moins harmonieux que la veille. J'ai ressenti moins de cohésion, de sentiment d'unité, que je me suis expliqué par la présence de plein de petits groupes distincts et non plus d'une seule masse de personnes unies. Il y avait plus de personnes seules, en retrait, et donc peut-être plus de regards dans le vague ce qui a rendu la journée un peu plus longue et durant laquelle je me suis sentie moins à l'aise sans réellement savoir pourquoi. Enfin je trouvais que l'ensemble des participants commençait à fatiguer physiquement des jours précédents et le niveau sonore était plus élevé et moins progressif. Peut-être que tous ces éléments ont conduit à cette atmosphère différente, peut-être pas.

Ce que je retiens en tout cas, c'est une résidence tout à fait extra-ordinaire dans le sens premier du terme, c'est-à-dire hors de la norme. J'ai apprécié y participer, même si cela m'a sorti de ma zone de confort, mais ça reste un exercice que je n'ai pas la volonté de provoquer par moi-même. C'est un tout autre monde que celui auquel nous sommes confrontés au quotidien, et c'est certainement cet éloignement avec ma réalité qui provoque cette sensation d'inconfort. Pour autant, je pense que c'est bénéfique pour les personnes accompagnées, accompagnantes et les artistes qui y participent, surtout si c'est basé sur un processus volontaire et engagé par eux-mêmes. Pour ma part, c'était une expérience inédite qui m'ouvre une autre vision sur les impacts et l'intérêt de l'art. »





CÉCILE MARTIN-BEYLER | Psychologue Clinicienne

Mardi 03 Mai

MEXICO, MEXIIIIICO !

Intérieur Jour... Amine ouvre la session, il donne le ton... IL TAPE FORT...Les sons se répercutent aux quatre coins du gymnase, ils percutent les oreilles dans un bruit assourdissant. Heureusement, il y a les casques anti-bruit, je n'en porte pas car un sens manquerait. Léa parle au micro et Romain s'en fait l'écho. Sur le mur de papier, une double ligne se croise et figure l'horizon avec le dessus dessous, le dessous du dessus, le dessus du dessous. Vincent dessine dessus des figures B.D qu'il connaît déjà, prêt-à-dessiner.

Entre autres éléments à disposition et c'est nouveau, une table où reposent des perruques, des masques, des chapeaux, du maquillage. Je me dis alors que les artifices du théâtre font leur entrée dans le dispositif, peut-être pour insuffler la théâtralité qu'il manque au terrain de jeu qui accueille le groupe. Car ici, il fait grand jour et on distingue tout autant les actions que l'expression des visages des participants, il est difficile de ne pas y déceler un sourire, un doute, un agacement, un ennui, une aspiration à être ailleurs, une jubilation. La mise au grand jour des éprouvés de chacun contraste avec l'habituelle possibilité de se cacher. Comment faire avec cette donnée nouvelle, quand ce que je perçois de la place de témoin serait d'être neutre et discrète, presque invisible ?

Un conflit éclate entre Amine et David, la rivalité autour d'une même place, d'un même objet opère. Il revient aux accompagnants de pacifier les relations rapidement, afin de sécuriser le reste du groupe. Cela prendra un certain temps. Si la présence des participants est entière et absolue, celle de ceux qui les entourent devrait être à la hauteur de cette entèreté de l'engagement (les téléphones portables dissolvent immanquablement cette qualité de présence). Pour certains, l'inhibition est là, quelque chose ne peut pas se lâcher, se montrer de soi, il y a un risque à être. Pourtant, Amin vibre, Léri chante et danse, « elle est où ta place » scande Damien, entrant en résonance avec l'intime question de chacun. David, lui, va nous donner à voir une part de créativité, au moyen d'accessoires. Il sera l'homme au loup puis le zèbre grelottant, il se sert du semblant, de la mascarade dans ce moment puissant durant lequel il ne s'autorise que de lui-même.

Amine chante « Mexico » de Luis Mariano, fil associatif à tirer de cette journée, car plusieurs s'approprient et reprendront à leur compte cette proposition. Mexico est une capitale, dont l'étymologie vient du latin capitalis, « relatif à la tête »...Tout comme sont relatifs à la tête, les cagoules, les perruques, les couvre-chefs, les visages éclairés, l'inhibition, les nombreux dessins de tête et d'yeux sur le mur de papier. « Voyage au centre d'un cerveau d'autiste », le livre de Babouillec trône en évidence sur le pupitre. Il me semble que le recours aux accessoires, aux semblants, à la mascarade a permis à plus d'un de s'extraire du regard de l'autre pour entrer plus paisiblement en relation à soi-même et aux autres. Il y a quelque chose de capital dans cette session car il est capital, essentiel pour les participants d'être au centre de leurs créations.

AURORE GAGLIONE | Attachée à l'information et à la médiation auprès des publics
spécifiques Théâtre Le Périscope – Nîmes
Jeudi 5 Mai 2022

La communication
Ce qu'on donne
Ce qu'on prend
Ce qu'on peut donner
Ce qu'on peut prendre

A mon arrivée j'entends que la communication peut être verbale ou non verbale

– Je le sais. C'était écrit. Je connais bien.

qu'elle peut se faire par le regard ou pas

– Je le sais. C'était écrit. Je connais bien.

qu'elle sera peut-être tactile ou non. Moi qui déteste ça... C'était écrit mais ça je ne le sais pas alors je l'occulte.

J'entre. Je suis accueillie par un homme pour qui c'est si facile, instinctif, sans filtre. Il me prend les mains, on se regarde, on papote, on bouge comme un échauffement doux. Et puis très vite le partage. Il veut s'allonger et flâner et me propose de le suivre. Moi je suis là pour la première fois, je voudrais voir le lieu, l'installation. Il m'accompagne, me montre comment tout fonctionne. Il devient mon accompagnant. Mon aidant.

Il se met à la musique, moi je marche, j'observe, je regarde autour de moi. Finalement, je me sens presque mal à l'aise : je ne sais pas quoi faire ni où aller. Est-ce que je dois parler ? Je n'en ai pas envie... J'observe. Je vois tous les espaces de contact. Il y a les bulles de chacun et la bulle collective qui englobe. Je me demande « ils se connaissent ? ». Je n'ai jamais vu autant d'espaces de contacts physiques chez les autistes. Je me demande même si j'en ai vu ailleurs. Hormis dans les spectacles de danse, je ne crois pas. Ça me fait peur car je ne veux pas y prendre part et en même temps ça me réjouit car je trouve ça très beau.

Je dessine, je souris, j'essaye de danser mais au fond j'ai honte. Pourtant personne ne regarde... Peut-être un autre jour. Mais je ne pense pas. C'est trop d'ouverture pour moi.

Et qu'est ce que ça dit de moi alors ?

Heureusement, mon aidant revient. Plusieurs fois. Le contact est toujours difficile pour moi mais ce qu'on crée ensemble sans parler, sans le penser, je trouve ça génial. Ça donne même envie à d'autres de le partager avec nous.

J'ai réussi à danser grâce à mon accompagnant. Je suis contente.

Je me fiche bien de qui est qui. Je ne me suis pas posé la question. Et puis,

Aujourd'hui je crois, l'autiste c'est moi...

Dans mes divers retours nécessaires à ma bulle individuelle, j'étais quand même connectée et je me suis nourrie de ce que j'ai entendu et observé :

On est seul en décembre

On naît seul on descend

On a fini la nuit

On a fini les nouilles

On a ramassé toutes les douilles

On a fuit nu la nuit

Le monde est à moi

Le monde est émoi

Le monde est en noir

Le monde est en moi

Disons un peu que tu as la voix

Disons un peu que tu es la loi

Disons un peu que j'explore

Disons demain tout explose

Je suis repartie et depuis je me demande si mon frère aurait été aussi créatif dans ce collectif qu'il ne l'est dans sa solitude. Et je ne le saurai sans doute jamais car il y a trop peu d'espaces comme ESPACES VIVANTS.

Une semaine après, toujours pas rechargée pleinement. Impossible d'écrire un retour qui n'entre pas trop profond dans l'intime. Et je me demande au moment où j'écris est-ce que c'est comme ça pour lui à chaque fois qu'il sort dans mon monde ?

CATHERINE VASSEUR | Comédienne et Metteur en Scène – Cie 1057 Roses

Jeudi 5 mai 2022

Être en mouvement, surtout symboliquement.

Se déplacer de l'intérieur.

Comment être avec l'autre ?

Qu'est-ce que ce truc « être avec » ?

Qu'est-ce que c'est « ensemble » ?

Saisir des fulgurances. Aiguiser ses sens.

Comment être au monde sans y prendre part ?

Laisser les mondes co-exister, car quelquefois, il y a comme un «Big Bang» et nos mondes s'interpénètrent pour créer soit le chaos, l'explosion ou l'harmonie.

Ce n'est pas la convivialité qui compte, ni le « faire ensemble », ni le rapport à l'autre en ce qu'il reconnaît que tu fais quelque chose avec lui ou qu'il fait quelque chose avec toi, ni la possibilité que ce qui se passe soit « montrable/regardable ».

C'est très difficile à définir, un peu comme « l'état de grâce ».

JÉRÔME HOFFMANN | Musicien et Compositeur – CIE BRAQUAGE SONORE

Vendredi 6 mai 2022

- / Cela commence par la mise en place d'un état calme, allongé, tout le monde se détend...
- / Ça chuchote, les sons diffusés sont apaisants ...
- « ON PEUT FAIRE DE LA BATTERIE ? »,
« non pas tout de suite »
- / Il retourne se coucher
- / Légère rythmique musicale
- / Synchronicité inconsciente dans les petits mouvements effectués ou dans la main qui dessine.
- / Crescendo musical
- / De plus en plus interactifs
- / Ou de plus en plus soliste mais une progression se fait sentir
- / Apparemment en blonde il se sent visiblement plus à l'aise (il vient d'enfiler une perruque)
- / Un duo sacrement à l'écoute, chorégraphie a du dessin et jeux sonores avec les crayons
- / Ah ! Lui qui n'avait pas bougé depuis 30mn s'est assis !
- / Elle qui me semblait agitée tout en étant allongée s'est relaxée
- / On lance la consigne d'être progressivement plus actif
- / « Ok pour la batterie »
- / Il tourne autour mais n'en fait pas
- / Un mogwai à deux tête vient de passer à côté de moi, le duo hyper synchronisé a trouvé une nouvelle enveloppe corporelle.
- / Il tourne autour mais n'en fait pas
- / Une sacré transe sonore monte de plus en plus
- / Ah ça y est ! Un bon coup sur les deux cymbales !
- / Un vrai bordel à priori, mais qui à l'écoute prolongée dégage une belle progression maîtrisée.
- / Ça commence à prendre du volume
- /Qui a inventé les petits gongs non de non !!!
- / Une normalité banale se dégage de ce magma sonore et corporel
- / On est pas dans l'abstrait, ce sont des corps, des sons, des actions, des envies, et tout en maîtrise.
- / Quand tu fermes les yeux le magma sonore est puissant et chaotique
- / Quand tu ouvres les yeux ce sont des corps actifs mais ancrés et tranquilles
- / Excepté ce petit gong ...



SIX THÈSES IMPOSSIBLES
SUR LES COMMUNAUTÉS HORTISTIQUES
(Le possible, le peut-être – 2)

L'insaisissable beauté des communautés sur lesquelles plane le mode d'improduction hortistique s'affirme à chaque instant de leur brève existence comme une redoutable *néantisation* du discours.

1.1 . Le discours, si l'on s'en réfère à Littré, est l'acte de s'entendre sur un sujet, d'en parler avec une certaine méthode et quelque étendue. Le discours est, plus vulgairement, l'art de tenir de longs propos. Que de cet art émerge quelque proposition positive, ou ouverture constructive, demeure accessoire, bien que l'acte en lui-même y tende de façon immanente. Sous sa forme la plus commune, qui n'est bien plutôt que la plus quelconque (politique, économique, médiatique), le discours propose un compte-rendu scrupuleux, une problématisation serrée, des mesures rigoureuses. Il est l'acte de l'expression (orale ou écrite) qui, par la concrétisation en un agencement lexical clos d'une réflexion plus ou moins aboutie en son cadre spéculatif, pousse au progrès. Le discours, en cela, est incitatif. Il incite par la pensée et le verbe à faire, à refaire, ou à défaire, en des propositions qui, soumises à l'examen, se prolongent alors en d'autres discours, et poursuivent la discussion, *ad aeternam*.

1.2 . Mais antérieurement à son énonciation, se niche au creux du discours, dans son étymologie même, ce qui en permet l'élaboration : *dis-courir* revient à se rendre (courir) en de nombreux points, parfois très éloignés, parfois très proches, afin d'en opérer la jonction, de rassembler ce qui était donné comme séparé, et qu'il faut faire résonner. Qu'il faut penser en commun.

1.3 . De fait, celui qui tient un discours a, en amont du cours de sa parole, repéré des sources, marqué des emplacements, tracé des lignes. Détournant un étrange outillage de topographie mentale, et ayant fait un sort à toute intention téléologique – ce *dire* du *telos*, cette logique d'une finalité propre au dispositif langagier qui veut vivre sa conclusion comme une épiphanie – son discours se révèle alors géographie sensible, ou plutôt : *cosmographie*. C'est un discours qui trace l'intimité du monde, qui en brode les revers, qui en dit l'exploit sans emploi.

2. Le commun est la vérité de l'univers, quels que soient son ordre et ses désordres.

2.1 . *Cum-munus*. Ce qui forge le sens du mot *commun*, ce n'est pas le *cum*, évident pour tous, mais le *munus*, dont on peut donner deux acceptations : la première est la charge, le devoir, la tâche ; la seconde est l'échange, le don (au sens du *donner*, et non du *reçu*). C'est cette acceptation qui, de *munus*, aboutira à *monnaie*.

2.2 . La communauté est donc un ensemble de personnes partageant une tâche, un groupe pris dans un échange. Envisagées d'un point de vue archaïque (qu'est ce que la tâche de la semence et de la récolte, sinon un échange cosmique et terrestre ?), les deux acceptations n'en font plus qu'une.

2.3. La communauté n'est pas la foule qui fait masse, ou le groupe qui se fond en une unique et indivisible entité supérieure (à l'image du fameux frontispice du *Leviathan* de Hobbes), mais un ensemble de singularités entrant en *correspondance*. Correspondance ou *croisement de réponses* : personne n'est privé de sa parole. La correspondance est ce qui *communise* le discours (corporel, vocal, physique, mental) dans le dépassement de la forme *communication*, infectée par la publicité (au sens premier : ce qui est public ; au sens second : ce qui est capitalisé).

2.4. Il convient ici de brièvement mentionner les longues et sinueuses recherches de Roberto Esposito. À la communauté, *cum-munus*, le philosophe italien oppose l'*im-munus*, immunité. Ce qui se donne comme immunisé, est de fait déchargé de la tâche, soustrait à l'échange. Celui qui vit l'immunité existe en dehors de la communauté. Son paradigme peut se trouver dans le *noli me tangere* du Christ. « Ne me touche pas » dit Jésus à Marie-Madeleine. Mais sa sainteté est un masque ; et sa solitude, une malédiction.

2.5. *Omnia sunt communia*, formulèrent au XVI^e siècle les Anabaptistes. *Tout est commun*.

3. Appliquée au commun, la cosmographie est le dessin d'une mise en partage, elle trace le don en mouvement.

3.1. Contrairement à l'histoire, la géographie n'est pas énonciatrice, elle ne tient pas de discours. Il en va de même pour la cosmographie. Géographie et cosmographie se profilent et s'ébauchent, qui par le délicat glissement de plaques tectoniques sous nos pas, qui dans l'impalpable mécanique céleste qui coiffe nos têtes de songes et de vide, de froid et de feu.

3.2. La cosmographie hortistique sait que « les nuages sont exacts » (Hugo). Le hasard est sa règle. Elle brouille toutes les cartes du ciel pour y lire l'invisible, arrache des secrets au mouvement mais sans en arracher le secret. Elle arrache des secrets secrètement, afin que le secret ne périsse, ne dépérisse pas. La cosmographie hortistique ne cueille pas la fleur mais, du regard, secrète, décrète sa présence.

3.3. Cosmographié, le commun hortistique devient *cosmun*. Le cosmos envisagé en une commune osmose, et la constellation comme correspondance d'étoiles aux charges temporelles différentes, dessinant une voûte liquide que rien ne saurait ni figer ni briser.

3.4. Le *cosmun* est une révolution copernicienne dans la révolution copernicienne. Ce qui tourne autour d'un noyau devient le noyau de cela même autour duquel il tournait et qui tourne alors autour de lui. Son centre est nulle part et sa circonférence partout.

3.5. L'intensité de cette révolution dans la révolution est variable, mais non calculable. En ses moments d'exaspération, le *cosmun* se rapproche d'une *singularité gravitationnelle*.

3.6. Car le trou noir n'est jamais très loin du *cosmun*.

4. Le commun hortistique ne connaît aucun accomplissement mais une complicité sans fin.

4.1. Il est d'usage, dans les cercles savants, d'affirmer que toute communauté se fonde dans la complicité criminelle. Un sacrifice s'est déroulé, une mise à mort a été ordonnée ; et ceux qui en furent les complices, à jamais demeurent liés. Les premiers chrétiens en firent la racine implicite de leur religion. *Religare*, de *ligare* : lier, re-lier.

4.2. Ici, le crime n'est pas charnel, ou matérialiste, mais symbolique, poétique. La communauté hortistique a sacrifié le sens comme valeur d'usage pour en faire la pleine expérience dans un échange retranché de toute valeur. Elle est la poésie qui s'affirme en dehors des définitions acceptables.

4.3. « "Poésie" n'a pas exactement un sens » dit Jean-Luc Nancy dans *Résistance de la poésie*, « mais plutôt le sens de l'accès à un sens chaque fois absent, et reporté plus loin. Le sens de "poésie" est en un sens toujours à faire. »

4.4. Il faut voir cette poésie, ou plutôt cette *poiétique*, comme la « souveraineté sans prise sur *RIEN* » dont a parfois pu parler Bataille.

4.5. Mouvement infini du sens. La poiétique, c'est le faire. Et ce 'faire', c'est un corps qui se déplace dans l'espace, une main qui trace des signes dans l'air, une bouche qui s'ouvre sur l'éloquence du verbe (ou son absence : bruit, silence, souffle).

4.6. Pour le dire autrement, la complicité d'une communauté hortistique est sans cible, sans visée, mais s'approfondissant à vue et sans cesse se reconfigurant, c'est-à-dire constamment reprenant figure commune.

5. Une communauté hortistique est une boussole qui s'est démagnétisée, une flânerie scrupuleuse qui égare en cours de route le sens du trajet.

5.1. Ce que donne à voir une communauté hortistique entretient un rapport secret avec ce que Walter Benjamin nomme l'*aura* et qu'il décrit, dans la première version de *L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique*, comme « une singulière trame d'espace et de temps : l'unique apparition d'un lointain, si proche soit-il. »

5.2. L'enjeu du commun hortistique est d'exposer (et non *imposer*) à la communauté qui le fonde l'instant exact, celui qui rassemble, embrasse et confond le *trop tôt* et le *trop loin*, le *trop tard* et le *trop près*. Non pas le point médian mais l'imperceptible excès des marges débordant l'absence de centre, le décentrant enfin.

5.3. Un terme comme *kairos* pourrait s'approcher de ce qui vient d'être esquissé mais son *exactitude* est trop emplie de finalités pour nous convenir. Le *kairos* a quelques idées derrière la tête. Il veut aboutir ; le plus souvent, il s'impose. En cela, le *kairos* demeure empêtré dans le stratégique et n'est, au fond, qu'un terme qui, dans les situations agonistiques, vise à remporter la mise.

5.4. Si les communautés hortistiques déploient des stratégies, ce sont des stratégies d'évitement, des stratégies contre les fins, des stratégies qui ne visent pas à remporter, mais à *reporter*.

5.5 . Sans cesse les figures se troublent. Le paysage se redessine. Tout geste s'incorpore au glissement en cours, même les inflexions de la main gauche, les maladresses, les faux mouvements, les déséquilibres, les expirations. Le commun hortistique a fait le pari de la fragilité. Chaque moment transfigure le précédent, et la dialectique de la réussite et de l'échec se dépasse dans un commun épuisement. L'absence joue avec l'a-venir, le difficile accès avec le seuil-qui-se dérobe, la promesse oubliée avec ce qui doit arriver ; et qui n'arrivera peut-être jamais ; ou ailleurs, et autrement.

5.6 . Le commun hortistique est ce qui vient, silencieusement, repoussant sans arrêt la ligne d'horizon, lui refusant son accomplissement en ligne d'arrivée.

5.7 . Car si l'horizon pouvait être rejoint, il disparaîtrait. Et si jamais il s'accomplissait, le commun hortistique s'annulerait. Prenant une forme fixe, il perdrait sa force vive.

6 . Mais un spectre hante toute communauté hortistique : le spectre de ses retrouvailles.

6.1 . L'énigme envisage celui qui la déchiffre. Elle s'exprime par emprunt.

6.2 . Scutenaire note dans ses Inscriptions : « Ne m'expliquez pas, je n'ai pas compris. » Et Karl Kraus termine *Natches (la nuit venue)* par : « Patience, chercheurs ! Les lumières du mystère seront données par celui-ci même. » Une autre traduction du même excipit nous donne : « Le secret s'élucidera de lui-même. »





PROCHAINES RÉSIDENCES :

DU 2 AU 6 MAI 2022 AU COLLÈGE CONDORCET, SALLE DE DANSE - NÎMES

Avec :

- 4 adultes accompagnés par Tentative
- 4 adultes accompagnés par L'association Hubert Pascal
- 2 adultes accompagnés par La Maison Kétanou
- 1 participante avec TSA en service civique auprès de Mr Emmanuel Martinetti du DEJCS - Service Culture - Maison Départementale de Nîmes
- 6 artistes
- 4 Grands Témoins (en alternance)
- 1 stagiaire en Licence 3 de Psychologie Clinique et Psychopathologie, spécialisée en Phénoménologie Université Paul Valéry - 34

DU 19 AU 24 SEPTEMBRE 2022 À LA BULLE BLEUE, E.S.A.T ARTISTIQUE MONTPELLIER

Avec :

- 4 adultes accompagnés par Tentative
- 4 à 5 adultes accompagnés par Les Ateliers Kennedy / Cie a Bulle Bleue
- 1 participante avec TSA en service civique auprès de Mr Emmanuel Martinetti du DEJCS - Service Culture - Maison Départementale de Nîmes
- 6 artistes
- 4 Grands Témoins (en alternance)
- 1 stagiaire « Régie » de La Bulle Bleue, avec TSA
- 1 stagiaire en Licence 3 de Psychologie Clinique et Psychopathologie, spécialisée en Phénoménologie Université Paul Valéry - 34

DU 31 OCTOBRE AU 6 NOVEMBRE 2022 À LA CITÉ DES ARTS, CONSERVATOIRE MONTPELLIER 3M

Avec :

- 5 adultes des Classes Handy'Art
- 4 adultes accompagnés par Tentative
- 4 adultes accompagnés par Les Ateliers Kennedy / Cie a Bulle Bleue
- 1 participante avec TSA en service civique auprès de Mr Emmanuel Martinetti du DEJCS - Service Culture - Maison Départementale de Nîmes
- 4 enseignants du Conservatoire
- 6 artistes
- 4 Grands Témoins (en alternance)
- 1 stagiaire « Régie » de La Bulle Bleue, avec TSA
- 1 stagiaire en Licence 3 de Psychologie Clinique et Psychopathologie, spécialisée en Phénoménologie Université Paul Valéry - 34

NOUVEAU PARTENAIRE :

LA CITE DES ARTS – danse, musique, théâtre / Conservatoire à Rayonnement Régional de Montpellier Méditerranée Métropole

ÉDITION :

Les éditions La Fenêtre – Centre d'Art, Montpellier (34) s'engage sur une publication annuelle et sur 3 ans des «Archives vivantes» récoltées lors des résidences, la première parution est prévue en septembre 2022.

SÉMINAIRES | « OUVERTURE(S) »

Les Ouverture(s) sont des passerelles entre les zones de créations partagées – moments suspendus et intimistes – et l'extérieur. Accueillies dans un espace culturel partenaire, elles accueillent des expositions éphémères en proposant au public des immersions dans les univers singuliers créés lors des précédentes résidences. Ancrées dans une démarche participative, elles sont ouvertes à tou.te.s et proposent de réinterroger notre rapport au monde, à l'autre, en offrant la possibilité d'un espace d'échange et de débat commun entre publics, aurtistes (participants, accompagnants et artistes) grands témoins et invités.

Première « Ouverture(s) » :

“ESPACES VIVANTS – Ouverture(s)”

Mercredi 1er juin 2022 de 14h à 17h

Centre d'Art La Fenêtre

27 Rue Frédéric Peyson, 34000 Montpellier

Le N.U collectif convie participants, partenaires et public à découvrir via une scénographie immersive les univers singuliers créés entre «aurtistes» (autistes et artistes) lors des résidences menées entre novembre 2021 et mai 2022 au sein de La Bulle Bleue – E.S.A.T Montpellier, du Théâtre Christian Liger et du Collège Condorcet à Nîmes.

Prochaine « Ouverture(s) » :

Le 5 et 6 Décembre au Marioscope, Galerie du Théâtre du Périscope – Nîmes.





DE NOS URGENCES COLLECTIF (N.U)

Le N.U collectif réunit une communauté artistique pluridisciplinaire, mue par l'envie d'un travail collectif et transversal. Entrelaçant spectacles, performances, installations et expositions, il développe un langage singulier au service des écritures contemporaines. Le désir d'aller vers un théâtre hybride - mêlant image, son, lumière et nouvelles technologies - lui permet d'explorer à chacune de ses créations de nouvelles formes scéniques

Depuis 2001, Nos Urgences collectif creuse, arpente, fragmente, partage, parcourt ensemble la question de l'altérité intime et sociale du genre humain, dans sa réalité, ses représentations, sa mutation et sa découverte. Cette altérité est d'une part le prisme qui nous rassemble à travers nos outils, et d'autre part le sens profond de nos pratiques, qui nous permet de partager avec et pour le public un univers avant tout sensitif, en créant et en mettant en jeu de nouvelles expériences du vivant. Partageant sa réflexion avec l'humain dans sa manière d'Être au monde, le N.U Collectif arpente sans jugement la complexité des certitudes et conventions sociétales établies.

Les créations du N.U collectif sont soutenues par la Ministère de la culture – DRAC Occitanie, la Région Occitanie – Pyrénées – Méditerranée et de la Ville de Montpellier. Il a également bénéficié sur ses précédentes créations de l'aide de Collectif En jeux- Occitanie, Occitanie en Scène, de l'Institut français de Bilbao, du DICRéAM (Dispositif pour la création artistique multimédia et numérique) – CNC centre national du cinéma et de l'image animée, du SPEDIDAM.

Après plusieurs années de pratiques artistiques partagées, le N.U (Nos Urgences) Collectif souhaite s'engager auprès d'adultes et d'adolescents atteints de troubles du spectre autistique dans un processus au long cours, afin d'entretenir ce lien humain, si fragile.

DU THÉÂTRE DU PÉRISCOPE

Le PÉRISCOPE est un lieu dédié à la création et aux écritures actuelles. Un théâtre pour réfléchir le monde, il fait la part belle aux arts de la marionnette, au théâtre documentaire et promeut les auteur·e·s vivant·e·s.

L'association Kaléidoscope association d'éducation populaire est créée en 1988 par des passionnés de théâtre et des militants de l'action sociale pour promouvoir l'action culturelle auprès de tous les publics, favoriser la mixité et encourager l'insertion dans la vie sociale par l'intermédiaire de la culture.

Après dix années passées à œuvrer dans les quartiers de la Ville, l'association s'installe dans le quartier Gambetta. Cette ancienne salle de danse accueille d'abord les activités de l'association qui décide un beau jour d'y créer un théâtre. Le PÉRISCOPE émerge alors, comme espace artistique et culturel.

Le PÉRISCOPE a fêté ses 20 ans en 2019 : 20 ans qui lui ont permis de construire et affirmer son identité, 20 ans qui lui ont permis une reconnaissance locale et une reconnaissance professionnelle nationale, 20 ans pour créer cet esprit qui lui est propre. En 2019, Le PÉRISCOPE prend un nouveau tournant en devenant Scène conventionnée d'intérêt national · art et création · pour les arts de la marionnette, le théâtre d'objets et les formes animées tout en gardant l'esprit qui lui est propre. Ses quatre domaines d'activités restent :

- la programmation de spectacles pluridisciplinaires,
- le soutien à la création contemporaine et émergente,
- les actions culturelles en direction de tous les publics,
- les ateliers de pratiques artistiques.

Une aventure qui continue de se construire avec le soutien des membres de l'association, des bénévoles, des publics, des artistes et du nouveau comité de spectateurs.

DE L'ASSOCIATION HUBERT-PASCAL

La Fondation Hubert-Pascal est au service des actions d'accueil et d'intégration sociale des adultes déficients intellectuels conduites par l'association Hubert-Pascal pour répondre aux besoins d'habitat des personnes déficientes désireuses d'avoir un chez soi en bénéficiant de soutiens pour y vivre en sécurité et en lien avec l'environnement social par la création de petites unités d'habitat de type résidences-services dotées d'équipement mutualisés.

Le FOYER D'ACCUEIL & DE PROMOTION HUBERT-PASCAL est l'entité qui regroupe les différents établissements gérés par l'association HUBERT-PASCAL, soit :

- les ateliers occupationnels des Mourgues
- la résidence Les Terres d'Alice
- la résidence Les Voiles d'Hector
- le Lieu de Vie & d'Accueil Les Jardins de Marie
- Le Service d'Accompagnement à la Vie Sociale Loisirs & Transports
- La Maison Kétanou (anciennement Maison Ouverte)

DE LA MAISON KÉTANOU

Il s'agit d'une structure d'accueil de jour (anciennement nommée Maison Ouverte, rebaptisée en 2020 MAISON KÉTANOU), située en centre ville de Nîmes et proposant à des publics diversifiés (enfants/adultes, personnes âgées/personnes handicapées/habitants du quartier...) des activités d'accueil de jour telles que des clubs théâtre, musique, céramique, danse...

Des animations ponctuelles peuvent être organisées et diffusées sur cette page. La Maison Ouverte accueille toute personne qui le désire pour venir faire des activités (yoga, théâtre, art plastique, anglais, informatique...), des rencontres, participer à des actions ponctuelles, boire un café, s'amuser, créer du lien et s'investir dans des projets. La structure est adaptée pour recevoir des personnes en situation de handicap, des personnes isolées, des personnes retraitées, des habitants du quartier... Une ludothèque est mise à disposition des personnes qui viennent, l'ambiance est conviviale et chaleureuse.

DU L.V.A TENTATIVE

L'association Tentative a été fondée en 2005 avec pour objectif premier de créer et de gérer un établissement de type expérimental, visant à apporter une contribution originale au travail de socialisation et d'autonomisation du jeune adulte avec TSA.

La philosophie d'accueil est fondée sur les principes du «Vivre ensemble», introduit par Fernand Deligny dans le champ de l'autisme. Le LVA Tentative accueille de jeunes adultes porteurs d'un Trouble du Spectre Autistique ou d'un trouble apparenté. Six personnes sont accueillies à temps plein et une place est réservée pour des accueils séquentiels et périodiques.

Conçu à l'origine comme lieu étape, avec la volonté première de diversifier le parcours de vie de la personne autiste, le LVA s'est ouvert à des séjours de durée plus longue face à des situations exceptionnelles et au manque de places adaptées dans les établissements plus classiques.

Le « Vivre ensemble » ou le « Vivre avec » : Avec ce concept éthique, fondateur des pratiques d'accueil en LVA, la vie quotidienne reste le premier support d'accompagnement des personnes accueillies. Plus spécifiquement, l'approche de Tentative est sous-tendue par une éthique qui fait de la personne autiste, au-delà des singularités et des difficultés, un sujet de droits mais aussi, de devoirs.

C'est, en partie, une reprise de la conception que Fernand Deligny avait de l'autisme lorsqu'il a proposé la notion de « mode d'être » pour qualifier celui-ci. Cette notion part du constat visible qu'il y a, pour beaucoup de personnes autistes, une manière commune, mais profondément différente de la nôtre, de percevoir le monde et d'agir sur celui-ci.

INFOS & CONTACT

DIRECTION ARTISTIQUE : Axelle Carruzzo | 06 87 40 12 41

CHARGÉE DE PRODUCTION & ADMINISTRATION : Sophie Albrecht | 07 82 03 82 75

espacesvivants@gmail.com – www.nucollectif.com

SIÈGE SOCIAL :

Nos Urgences Collectif

40 Rue Frédéric Bazille - Bâtiment B «Le Lido» - 34000 Montpellier

LICENCE 2ÈME CATÉGORIE : N° 2-1060969

SIREN : 447 643 701 00033

APE : 9001Z





N.U

[NOS URGENCES] COLLECTIF